

LES LIVRES DE LA SEMAINE

Le temps de l'autre

Le dernier survivant de Tibhirine raconte sa vie de prière au milieu d'autres prières musulmanes

CATHERINE DEBRAY
c.debray@sudouest.fr

Que reste-t-il de Tibhirine ? Sept larmes d'espoir dans un océan de défiance ? Ou, plus sûrement, la métaphore de ce que sont capables de vivre les hommes et les femmes pour peu que le respect devienne une morale, la bonté, une éthique, et l'ouverture aux autres, la règle de chaque matin ?

On peut croire ou ne pas croire, prier le Christ ou Allah, ne pas prier ; l'esprit de Tibhirine s'équilibre dans ce triptyque-là. À 88 ans, un homme, bien qu'il s'en défende, porte la charge de transmettre ce message d'humanité. Il s'appelle frère Jean-Pierre, est un moine cistercien, trappiste, et, surtout, est dernier survivant du massacre de Tibhirine.

Cette nuit du 27 mars 1996 a vu sept de ses frères enlevés puis liquidés par les terroristes du GIA (le Groupe islamique armé). Des hommes de paix, les autorités algériennes n'ont retrouvé que les têtes tranchées, et le juge d'instruction Marc Trévidic, toujours à l'œuvre, qu'un pan de vérité.

L'enfant du XX^e siècle
Frère Jean-Pierre Schumacher, lui,

a survécu à cette nuit de glace, en prière au pied de son lit, entendant l'un des assaillants dire que cette ficelle trouvée dans l'enceinte du prieuré saurait montrer de quoi est capable le GIA. Aujourd'hui prêtre au monastère de Notre-Dame de l'Atlas, à Midelet, au Maroc, le trappiste s'est confié au journaliste du « Progrès » Nicolas Ballet.

On découvre l'itinéraire d'un enfant du XX^e siècle, aimé d'une fratrie de six, dont le père luxembourgeois fabriquait dans le moulin de Buding, à 20 kilomètres de l'Allemagne, la farine de tout un pays. La famille est à l'image de son coin d'Alsace. Profondément catholique. Elle vit sa foi ouverte avec la bonne et l'ouvrier polonais, les premiers enfants d'immigrés italiens, les familles juives qui dépêchent un représentant aux enterrements catholiques, l'enseignement de l'histoire sainte que suivent indifféremment élèves chrétiens et juifs dans cette école publique alsacienne placée sous le Concordat. La religion est partout, des champs bénis aux processions pour la Fête-Dieu dans des rues pavoisées de bouquets. Jean-Pierre raconte sa scolarité chez les maristes, son enrôlement dans l'armée allemande et la détestation que les Français et les Allemands avaient des Alsaciens. Comment, le jour où il aurait fallu aller en guerre sous l'étendard à la croix gammée, une hémorragie inexplicable brouilla ses yeux. Inapte aux armes.

Face aux contreforts de l'Atlas marocain, le vieil homme en sandales coiffé d'un bonnet de coton



Frère Jean-Pierre et Nicolas Ballet autour d'un thé à la menthe, au Maroc. PHOTO DR

arabe, qui échappa en 1998 à l'effondrement du plafond sur son oreiller, où sa tête devait se trouver, lit le diaire de Tibhirine. Ce journal quotidien était tenu par l'ancien prieur Christian de Chergé, que Lambert Wilson incarna dans le film de Xavier Beauvois et Étienne Comar, « Des hommes et des dieux ».

« Ils sont comme nous »
Depuis, le DVD vu dix fois au moins par la communauté de Notre-Dame franchit la porte de familles musulmanes ; les frères interrompent leur prière quand résonne l'appel du muezzin ; les riverains du monastère empêchent les importuns de déranger les moines lorsqu'ils prient. « Ils sont comme nous », disait cet homme du mar-

ché algérien de Médéa en parlant de ces moines pauvres, silencieux, agriculteurs. Des priants et non des missionnaires, soucieux d'entraide, pratiquant au quotidien Vatican II et les échanges avec des croyants différents.

Lors de rencontres devenues depuis le symbole du dialogue islamo-chrétien, les moines de Tibhirine et leurs frères poètes soufis de Médéa rêvaient de planter dans le désert une échelle à double pente : chacun pouvait grimper de chaque côté, et, ce faisant, on parvenait ensemble à se rapprocher d'un idéal, parfois nommé Dieu, parfois nommé vivre ensemble.

« L'Esprit de Tibhirine », de frère Jean-Pierre et Nicolas Ballet, Éditions du Seuil, 213 p., 17 €.



« Disparu mais vivant » par Francine David-Papouanaud. Éd. L'Harmattan, 283 p., 29,50 €.

Née en Périgord, avocate d'affaires à Paris, Francine David-Papouanaud a rassemblé les lettres de captivité de son père André David, prisonnier de guerre de 1940 à 1945 au camp de Sagan, non loin de Breslau (aujourd'hui Wrocław, en Pologne). Elles retracent les moments douloureux vécus par un jeune Périgourdin, de la drôle de guerre jusqu'à la débâcle du Reich. Capturé en mai 1940, lors de l'offensive allemande, André David n'a pu communiquer avec ses proches que par le rare courrier accordé aux prisonniers.

Sa chance fut d'être porté par l'amour qu'il éprouvait pour Édith, une jeune modiste de Périgueux. Les lettres qu'il lui envoya, ainsi qu'à ses parents, montrent à quel point ces liens ont pu l'aider à traverser ces instants dramatiques. Sa dernière carte, postée le 12 décembre 1944, juste avant que les Allemands décident de renvoyer les prisonniers, n'évoque pas les souffrances de ce retour.

Sa fille brosse sobrement le contexte historique de cette correspondance écrite par un homme qui ignorait quelle histoire se jouait en dehors de son stalag. Une œuvre filiale, dont l'intérêt dépasse largement le cadre de la famille d'André David, pour découvrir comment des Français ont traversé le conflit mondial. (J.-P. D.)

La Chine se raconte en proverbes

ÉRIC MEYER Notre correspondant à Pékin traque inlassablement les histoires croquant la Chine d'aujourd'hui

Il vit depuis un quart de siècle en Chine, où il est comme un poisson dans l'eau. Et quand il ne pègre pas dans le pays en causant mandarin, il collectionne les coupures de la presse locale chinoise pour alimenter la rubrique « Petit peuple » de sa lettre hebdomadaire, « Le Vent de la Chine ». Car Éric Meyer s'est donné pour tâche de faire comprendre ce pays, ses mentalités. Et quoi de mieux que ces anecdotes de la vie quotidienne contées à la façon des proverbes ?

« Le ciel est haut, et l'empereur est loin », « le renard exploite la force du tigre » : la langue chinoise est truffée de ces « cheng yu » qui véhiculent la sagesse populaire et éclairent les certitudes d'histoires insolites, drôles ou surprenantes qui dessinent le visage de ce vieux pays en effervescence. Une fille peut-elle offrir à son père un coffret pour raviver sa virilité défaillante ? Un numéro de portable choisi pour ses chiffres de la chance peut-il devenir une mauvaise affaire



Le journaliste Éric Meyer devant la Grande Muraille de Chine. DR

par étourderie ? Tous les sujets sont bons pour capturer ces « drôles d'oiseaux » dont la forêt chinoise regorge.

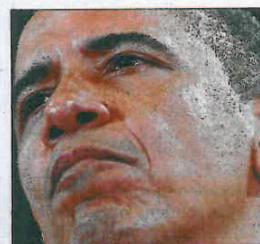
Le porc de Confucius
Famille, argent, renommée, travail, amour, nourriture, corruption... toute la vie défile dans ces proverbes. On y apprend que Dong, austère célibataire spécialiste de Confucius, finit par se résoudre à faire payer les étudiants de son séminaire en se faisant rémunérer l'équivalent de « dix portions de porc parfumé », un prix directement inspiré du Maître. Entre les malins de la Chine nouvelle,

qui se gaussent de cet irréalisme financier, et les admirateurs de cet ascétisme hautain, on peut voir une parabole d'un empire en mutation. Récoltés en trois ans, ces nouveaux proverbes font suite à ceux de « Voir la Chine du haut de son cheval » et de « Bon chat chinois prend la souris ». Une fameuse trilogie pour plonger dans la marmite chinoise. **Christophe Lucet**

« Cent drôles d'oiseaux de la forêt chinoise », d'Éric Meyer. Éd. de l'Aube, 252 p., 18,50 €. Chez le même éditeur, « Voir la Chine du haut de son cheval », réédition, 285 p., 9,80 €.

Les failles d'un président

BARACK OBAMA Prix Pulitzer, Ron Suskind fait le portrait du chef de la Maison-Blanche en responsable indécis



Barack Obama. PHOTO AFP

Ce livre est paru aux États-Unis l'an dernier sous le titre « Confidence Men [les hommes de confiance] » et a suscité le débat. Son auteur, ex-chef du service politique du « Wall Street Journal », y dresse le portrait sans concession d'un politicien brillant mais qui éprouve de grandes difficultés à trancher. Cette patiente enquête, fondée sur plus de 200 témoignages, dont celui du président lui-même, est le reflet de la première moitié du mandat d'Obama. Il ne tient pas compte, par exemple, d'un épisode comme la capture de Ben Laden, où le chef de la Maison-Blanche a sans conteste fait preuve de « leadership ».

Obsédé par le consensus
En nous faisant pénétrer dans les coulisses des prises de décision, l'auteur raconte par le menu ces réunions où le président, confronté aux tiraillements de ses conseillers, n'arrive pas à imposer une ligne politique. Le plus bel exemple est la réforme du système financier : en

confiant trop de leviers à des anciens de Wall Street - Geithner, Summers, etc. - au nom de la compétence, ce président inexpérimenté, obsédé par le consensus, échoue à imposer les mesures nécessaires pour limiter les excès d'une machine folle.

Le talentueux sénateur de l'Illinois a-t-il fini son apprentissage ? Ce livre, dont on dit qu'Obama l'a lu, montre qu'il a fallu du temps au président pour maîtriser le cœur du « job ». Il rappelle aussi que son indéniable charisme n'a pas épuisé la question de sa crédibilité à l'heure où il brigue un nouveau mandat. **C. L.**

« Obama, la vérité, dans les coulisses de la Maison-Blanche », de Ron Suskind, éd. Saint-Simon, 400 p., 22,80 €.